

côté de la question. Il est clair que lors de la préparation de l'impérialisme français à la guerre, le gouvernement Blum a été un fâcheux contre-temps. Par l'obligation à laquelle il était parvenu de satisfaire les besoins à la classe ouvrière, et de satisfaire ses "réclamations immédiates", il affaiblissait nettement l'impérialisme français face à ses concurrents. Pourtant il sauvait, avec l'aide des staliniciens, les intérêts historiques de la bourgeoisie (la survivance de la propriété privée).

Le représentant du "peuple au pouvoir" n'a pas été sans influence sur la vie de l'impérialisme. Mais, en régime socialiste, sur une base économique très faible, et surtout dans un pays isolé (et ceci marque les limites de notre comparaison) le pouvoir politique à telle ou telle couche du prolétariat est incomparablement plus décisive. La construction du socialisme est consciente et elle dépend infiniment plus de la "conscience du constructeur" que la survie de l'impérialisme par rapport à son pouvoir politique. Or, cette conscience n'est pas un lieu de lieu, mais elle est directement déterminée par les intérêts que l'on défend. La plate-forme de l'opposition de gauche était infiniment plus profitable à l'Etat prolétarien que celle de Staline, précisément parce qu'elle s'appuyait sur les ouvriers et les paysans pauvres en défendant leurs intérêts historiques à travers leurs intérêts immédiats (augmentation des salaires, du niveau de vie en général, etc...).

Mais de même que Blum a été mis au pouvoir par un rapport de force entre les classes, l'Opposition de Gauche a été, elle, vaincue par un autre rapport de force. "La lutte politique est au fond celle des intérêts et des forces et non des arguments". Nos doctrinaires ultra-gauchistes feraient bien de méditer cette leçon de Trotsky et d'étudier les intérêts et les forces. Toute leur appréciation est en effet bâtie sur un raisonnement de ce genre : les meilleurs "arguments", la meilleure voie pour l'Etat ouvrier, sont ceux de l'avant-garde; du moment que l'histoire en emprunte une d'autres, elle a déjà refait tout le chemin en arrière. Quant à nous, nous essaierons de voir à travers ces luttes d'intérêts si malgré la défaite de l'avant-garde en URSS, celle-ci s'est seulement affaiblie, a seulement dégénéré, et est restée un Etat prolétarien, ou si elle est retournée, à cause de cette défaite, au capitalisme.

Le rapport de forces de l'époque était-il si défavorable internationalement au prolétariat que celui-ci a reperdu toutes ses conquêtes, ou bien a-t-il seulement reculé en conservant l'essentiel? Voilà comment se pose la question.

Notons immédiatement qu'il est difficile de discuter sous cet angle avec le M.K.D. et T. puisque, pour eux, la question de savoir si la bureaucratie a laissé se réinstaurer le capitalisme est secondaire. L'un déclare qu'il peut exister une classe intermédiaire exploitant en commun, l'autre n'est pas fixé. Néanmoins, il nous faut préciser ce point afin de bien montrer que si la bureaucratie a profité d'un rapport de force défavorable au prolétariat pour s'élever comme caste gouvernante, elle a dû, pour cela, intervenir dans le rapport de force interne contre les classes qui menaçaient les formes socialistes de la propriété.

Après la révolution, le pouvoir prolétarien constitue sa bureaucratie de comptables, techniciens, etc... En URSS, cette bureaucratie est d'autant plus étendue que le niveau culturel des masses est très bas (et ceci est dû au niveau également bas des moyens de production). Cette bureaucratie est contrôlée par le prolétariat et particulièrement par son avant-garde. Or, cette bureaucratie entendant que couche de la population lutte dans le cadre de la pénurie des biens de consommation pour en avoir la plus grande part possible. Dans ce but, elle tend à secouer le contrôle du prolétariat.

Celui-ci a perdu ses meilleurs éléments à la guerre et à la guerre civile. Les autres sont devenus des bureaucrates. Le prolétariat tout entier est épuisé, usé par la lutte et les privations. Il se détache aussi de l'Etat dont il attendait tout et qui n'a pu lui donner bien souvent moins que son ancien patron.